

Trompeuses apparences

À tu et à toi. Texte d'Isabelle Hubert, mise en scène de Jean-Sébastien Ouellette, au Théâtre du Périscope du 16 octobre au 3 novembre 2007

Jacqueline Bouchard

Number 219, March–April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16998ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, J. (2008). Trompeuses apparences / À tu et à toi. Texte d'Isabelle Hubert, mise en scène de Jean-Sébastien Ouellette, au Théâtre du Périscope du 16 octobre au 3 novembre 2007. *Spirale*, (219), 55–55.

Trompeuses apparences

À TU ET À TOI

Texte d'Isabelle Hubert,

mise en scène de Jean-Sébastien Ouellette, au Théâtre du Périscope du 16 octobre au 3 novembre 2007.

par JACQUELINE BOUCHARD

J'avais ressenti *Avaler la mer et les poissons* (Spirale, n° 216) comme une pièce sur l'amitié alors que la critique y voyait un texte sur l'engagement. Et c'est plus largement le thème de l'engagement et de nos désillusions face à nos projets, à nos rêves et à nos relations affectives que je vois dans *À tu et à toi*, bien que l'auteure Isabelle Hubert désigne l'amitié comme le sujet principal de son œuvre.

Il est vrai que c'est effectivement l'amitié ou ce qu'il en reste qui réunit, quelque vingt-cinq ans après la fête de fin d'études secondaires, quatre adultes confrontés à leurs idéaux de jadis, à ce qu'ils étaient et se promettaient d'être, et aux liens qu'ils entretenaient alors. La mise en scène reconstitue certaines étapes de ce rite académique de passage, dont la prise de photos pour le fameux cahier de finissants. Les gens qui ont vécu cette cérémonie de fin d'études en éprouveront une nostalgie sentimentale et évoqueront des souvenirs plus ou moins agréables. Cet aspect somme toute important dans le fondement de l'histoire ne pourra peut-être pas émouvoir de la même manière les spectateurs qui n'ont pas de références à ces rituels de fin d'études. En France, par exemple, ils ne prennent pas la même forme.

On retrouve les anciens collégiens chez Chantale (Érika Gagnon), en cette veille du « remariage » de Christine (Nancy Bernier) avec le frère des sœurs Chantale et Catherine. Une soirée qui se voulait festive et dans laquelle débarque à brûle-pourpoint David (Christian Michaud), un ancien collègue jadis incompatible avec Catherine (France Larochelle). Mais le party tourne court et on comprend vite la distance que le temps et les circonstances ont établie entre les deux amies de jadis, Chantale et Christine. Sous des allures de comédie réaliste, les spectateurs sont emmenés dans une réflexion dramatique sur le changement, sur l'œuvre du temps: l'impact de certains événements sur le destin

et la personnalité des individus, la possibilité ou non d'y réagir et d'intervenir dans la société, l'estime de soi et l'utilité sociale.

L'auteure ne souhaite pas répondre à toutes ces questions, mais simplement nous les rappeler et faire en sorte qu'elles deviennent nôtres. Elle réussit, sans nul doute, avec la complicité de Jean-Sébastien Ouellette qui a mis en scène sa pensée avec un « réalisme obsédé » et Bernard White qui l'a conséquemment campée dans une scénographie et des éclairages non moins réalistes. Les moindres détails sont parlants et contribuent à définir la

chacune ressent personnellement et par rapport aux autres. Une tension s'installe rapidement, malgré les rires ou, paradoxalement, soutenue par eux. En convives voyeurs, les spectateurs éprouvent un malaise, tentant d'anticiper en vain la conclusion de cette soirée, car la fin sera imprévisible et aura l'effet d'un coup de poing. Pas plus que Catherine, ils n'auront vu venir la confidence de David: on se fait tant d'idées sur les gens.

Il y a une inadéquation entre les apparences et la réalité, entre nos perceptions et la véritable nature des choses et des gens. La complexité des indivi-

l'armée. Son parcours l'amène au grand choc de sa vie, et s'il va au théâtre, c'est dans l'espoir qu'un auteur lui apprenne quelque chose sur lui, dans l'attente d'une belle fin. Ce personnage qui prend sa place avec beaucoup de sensibilité est à l'origine de la pièce qui devait d'ailleurs initialement s'appeler *David et moi*. Une histoire vraie, en somme, que celle de ce David, élève trop studieux devenu Casque bleu, et qu'on n'a jamais compris. Un épisode dans la vie d'Isabelle Hubert qui crée des personnages terriblement humains conjuguant tant bien que mal leurs contradictions et leurs culpabilités.

Une histoire vraie, en somme, que celle de ce David, élève trop studieux devenu Casque bleu, et qu'on n'a jamais compris. Un épisode dans la vie d'Isabelle Hubert qui crée des personnages terriblement humains conjuguant tant bien que mal leurs contradictions et leurs culpabilités.

personnalité de chacun. Voilà la cuisine, la salle à manger, des pièces qui accusent le désordre routinier d'une mère monoparentale trop encline à boire et dont les enfants sont absents pour la fin de semaine: des jouets repoussés au sol le long des murs, des bouteilles vides accumulées sous l'évier, les traces d'un casse-croûte sur la table encombrée. Les lumières achèvent de colorer l'atmosphère de ce bungalow, ce décor quotidien d'une éloquente familiarité, et dans lequel évolue une distribution impeccable, à la manière d'un *reality show*.

Le spectateur est introduit dans une maison privée comme le serait un invité à une fête. La soirée avançant, il peut de la sorte observer l'aménagement et les objets du lieu, et de là en déduire des informations sur le genre de personnes et le genre d'expériences à qui il a affaire, sur ce qui s'est passé et ce qui se passe. Le temps fait son œuvre non seulement au fil des ans mais aussi au fil des heures: le ton change. Téléscopées dans l'espace-temps de cette sorte d'enterrement de vie de fille, sont attisées les méséstimés, les fausses perceptions et les déceptions que

chacun sape nos classifications trop confortables et nos préjugés, elle fait obstacle à nos tentatives de trouver un sens limpide à la vie, de la compartimenter pour y caser en bloc, avec une bonne ou une mauvaise cote, les êtres et nous-mêmes. Cette problématique est aussi dans le texte de Hubert, corollaire du thème de l'engagement et de nos désillusions. Rien n'est tout à fait — ni seulement — ce qu'il paraît et ce qu'on peut en dire. Et rien n'est homogène, exempt de contradictions. Ainsi, constate l'auteure dans le programme de la pièce, l'écrivaine en panne d'inspiration se demande ce qu'elle vaut devant un Casque bleu engagé à sauver des vies; et celui-là, pendant ce temps, se demande ce qu'il vaut puisque son mandat lui interdit d'empêcher le meurtre et le viol. Et puis, « *Peut-on reprocher à quelqu'un qui a vu tant de gens souffrir d'écouter la Compagnie Créole?* ».

La « différence » de David nous rejoint à travers certains flashes de son passé qui surgissent dans l'œuvre: on comprend qu'il a toujours été un peu marginal, un « *nerd* » au collège, puis un souffre-douleur dans

Catherine tempère le conflit entre Chantale et Christine. Mais son rôle de modératrice, toujours au-dessus de la mêlée, pourrait bien refléter son désintérêt, sa conviction que rien n'est plus important que son travail, que ce que les gens en pensent. Elle veut leur être utile, écrire pour eux, mais ses œuvres sans compromis demeurent enfermées dans un style difficile d'accès.

Chantale aussi porte ses contradictions: de mauvaise humeur, cinglante, elle organise cette fête pour Christine alors qu'elle n'en éprouve aucune envie, et même de l'ennui. Elle méprise les goûts de son amie, son comportement maniaque de névrotique, tout en déplorant qu'elle s'éloigne d'elle. Christine a pourtant quelque chose à dire sur son métier d'infirmière, sur son expérience avec les malades. Mais on ne l'écoute pas, elle n'a aucune crédibilité. Elle cherche en vain à faire plaisir en offrant des cadeaux jugés de mauvais goût, qui reflètent l'espace culturel et personnel d'où elle parle, dans lequel on l'a casée. Elle tente d'encourager Catherine dans sa création mais ne trouve ni les formules ni le jargon savant adéquats. ●